

Robert Yennah
University of Ghana
Legon Boundary, Accra, Ghana

**Voltaire et la traduction : tuer, énerver ou vivifier le
sens du mot, de la phrase et du texte**

1. Introduction

La tour de Babel, symbole mythique et fondateur de ce que l'unité et la solidarité linguistiques peuvent accomplir, aurait donné lieu à l'évolution de différentes langues et de peuples divers, depuis sa destruction. Cette évolution s'est accompagnée du progrès de l'esprit humain, et surtout de la pensée et des connaissances humaines, qui ne peuvent s'enfermer dans une langue et une esthétique uniques, quelque sacrées ou élevées soient-elles. C'est ainsi que la traduction importe (Grossman 2010) et s'impose partout comme nécessaire à la diffusion de nouvelles idées (Horguelin 1996, Nies 2013), alors que les textes traduits ouvrent une fenêtre sur d'autres mondes, d'autres peuples et leurs cultures, comme l'affirme aussi Aldridge à propos du « motif principal de la traduction littéraire » (Aldridge, 1961 : 750). C'est, enfin, un brassage et une interpénétration qui enrichissent la communication et le patrimoine intellectuel de l'humanité.

Néanmoins, on ne cesse d'étudier et de remettre en question la qualité de ces traductions : « les bonne traductions (et interprétations)

appuyées sur une méthodologie raisonnée, et les mauvaises traductions » (Lederer, 2006 : 12). D'après nous, une traduction est dotée de l'une ou l'autre des trois qualités suivantes: bonne, médiocre ou mauvaise. Ces qualités correspondent à l'analyse de Voltaire dans ses *Lettres philosophiques*¹, où il écrit, suite à sa propre traduction du « monologue de la tragédie d'Hamlet » :

Ne croyez pas que j'aie rendu ici l'anglais mot pour mot ; malheur aux faiseurs de traductions littérales, qui en traduisant chaque parole énervent le sens ! C'est bien là qu'on peut dire que la lettre tue, et que l'esprit vivifie (LP 122).

À partir de cette affirmation et au-delà de l'imprécation de Voltaire, il importe de comprendre, d'analyser et de ré-exprimer les propos de ce philosophe de la traduction, et d'explicitier comment un traducteur peut tuer, énerver ou vivifier le sens du mot, de la phrase ou du texte qu'il traduit et comment aboutir ainsi à une traduction mauvaise, médiocre ou bonne. Il est également question de montrer dans quelle mesure ces propos de Voltaire, ainsi que les théories modernes de la traduction, s'éclairent mutuellement d'un jour on ne peut plus familier pour les spécialistes, et pourtant insolite et intrigant pour les amateurs. La théorie du sens, incontournable et transversale par rapport au mot, à la phrase et au texte, est ainsi à la croisée des chemins où Voltaire et les théoriciens d'aujourd'hui, et bien d'autres avant, se retrouvent.

Exilé en Angleterre, suite à un démêlé avec le chevalier Rohan-Chabot quant à savoir lequel des deux déshonore ou immortalise le nom qu'il porte, Voltaire côtoie une aristocratie choisie, des hommes de lettres, et deviendra auteur, entre autres textes en anglais, de *Letters concerning the English Nation* (1733) ou *Lettres philosophiques* (1734) en version française. L'auteur saisit cette occasion pour aborder la question de la qualité des traductions et exposer sa théorie du sens.

Le corpus de cette étude est composé des lettres 18 à 24 de Voltaire dans les *Lettres Philosophiques*, consacrées à l'examen des Lettres et à la critique des traductions. Quelques exemples sont

¹ Ci-après : LP, 1734 (1964). Paru en 1734, nous utilisons l'édition de 1964.

exploités pour illustrer davantage la pensée de Voltaire en matière de traduction. Commenant par le pire des cas en traduction où « la lettre tue », et en passant par la médiocrité qui « énerve le sens », nous montrons comment, seul, « l'esprit vivifie » le sens du texte traduit.

2. La lettre tue

2.1. « Le mot pour mot » par opposition à l'esprit

A propos de Pope, le poète anglais « le plus élégant, le plus correct [...] le plus harmonieux » (*LP*, 143), Voltaire estime qu'« on peut le traduire, parce qu'il est extrêmement clair et que ses sujets pour la plupart sont généraux » (*ibid.*). Voltaire ne pouvait donc s'empêcher de traduire ce poète, en rejetant le faux principe du « mot pour mot » en ces termes : « Voici un morceau de son poème de *la Boucle de cheveu*, que je viens de traduire avec ma liberté ordinaire ; car, encore une fois, je ne sais rien de pis que de traduire un poète mot pour mot » (*ibid.*)

La fidélité à la lettre, ou le « mot pour mot », est donc le procédé en traduction qui consiste à réduire l'unité sémantique au mot, à l'exclusion des autres unités de sens² dans un énoncé ou dans une phrase toute entière. C'est aussi la prise en considération du premier sens ou le sens usuel du mot, ou encore la traduction du mot indépendamment du contexte figuratif ou des connotations qu'il comporte. Enfin, la lettre s'oppose à l'esprit, qui est le sens que donnent à chaque mot tous les autres mots de la phase, du texte, ou du discours. L'esprit, au contraire, est envahissant, profond et dépendant d'un ensemble d'éléments linguistiques et métalinguistiques, comme nous le verrons. L'idée de travailler mot pour mot, d'après Lederer (1981 : 18-19), « repose sur un principe faux car concevant la traduction comme le passage des mots d'une langue aux mots d'une autre langue, et le traducteur comme un simple sac à mots ». Elle conclut par ailleurs :

² L'unité de sens est conçue comme « le résultat du point de capiton, la fusion en un tout du sémantisme des mots et des compléments cognitifs » (Lederer, 2006, 21)

il y a longtemps qu'aucun théoricien n'affirme plus que traduire, c'est transcoder mot pour mot. Le principe est rejeté, il n'y a personne pour défendre la méthode. Faire du mot à mot ? L'expression est péjorative ! (Lederer 1981 : 349-350).

La traduction mot pour mot ou encore la fidélité au mot, ainsi comprise, il reste à voir les conséquences que prévoit Voltaire. En effet, le choix judicieux de mots susceptibles de vivifier le texte, dit autrefois « diction »³, est ce qui donne à celui-ci son énergie. Ainsi, un texte original, dépourvu ou peu nourri de cette énergie issue d'une bonne diction et d'une bonne composition, n'aura pas besoin « d'être tué » par un mauvais traducteur, car il sera mort-né. C'est ainsi que malgré l'« élégance » de *Caton d'Utique* (Addison, J., 1713), « chef-d'œuvre pour la diction et pour la beauté des vers [...] cet ouvrage si bien écrit est défiguré par une intrigue froide d'amour, qui répand sur la pièce une langueur qui la tue » (*LP* 123), affirme justement Voltaire, soucieux de la vie ou de la vivacité du texte, qu'il soit original ou traduit.

2.2. La lettre anéantit, défigure le sens

Alors qu'on a comparé le mauvais traducteur au traître, et la mauvaise traduction à la trahison dans le fameux « adage répété à satiété '*traduttore traditore*' » (Nouss 1998 : 2), Voltaire, lui, considère une telle personne comme un amateur, un faiseur de traduction, plutôt qu'un traducteur, et le résultat de son travail comme annihilant ou anéantissant l'essence que recouvre le signe ou la série de signes faisant partie d'un code linguistique.

Pour expliquer clairement la conception de Voltaire relative à la manière dont une mauvaise traduction tue le sens, il convient de recourir au rapport entre le mot, la phase (enchaînement de mots convoyeurs de sens) et le texte (en latin *texere* qui signifie « tisser ») qui, ensemble, produisent ce sens. On sait que la plupart des mots sont polyvalents et polysémiques, ce qui nous permet de les considérer

³ Au sens du XVIIe siècle, relatif au « choix et à l'agencement des mots » selon Paul Robert. (1978). *Dictionnaire Alphabétique et analogique de la langue française*. Paris : S.N.L.

comme des unités linguistiques qui comportent plusieurs couches ou strates de sens que renferme le signifiant graphique ou la lettre, qui est la partie visible par opposition à la partie cognitive de cette unité. En effet, la traduction réduite au mot, est l'affaire des dictionnaires bilingues ou trilingues, qui sont censés dépasser le signifiant, le pénétrer, voir énumérer, les différents sens du mot indépendamment de tout contexte ou en tenant compte des différents contextes de son emploi éventuel.

Or, du moment où il est question de contexte, le traducteur est amené à effeuiller le mot afin de parvenir au noyau qui est le sens correspondant au contexte donné et qui permet de le relier non seulement aux mots en collocation mais aussi à tous les autres mots de la phrase ou de l'énoncé. Aussi Lederer fait-elle la distinction entre « premier sens » (Lederer, 1981 : 346) et « sens pertinent » (*ibid.*), qui est ce noyau, dans un contexte donné. De là, elle conclut sur « une fausse conception de la fidélité, qui s'attache aux formes plutôt qu'au vouloir dire » (*ibid.*). Nous illustrons ci-dessous notre concept de strates de sens, représentées par les cercles concentriques autour des mots. Une seule strate de sens, qui du coup devient ponctuellement le noyau, est « pertinente », puisqu'elle est plus étroitement et contextuellement reliée à d'autres mots et noyaux de sens sur la largeur ou l'étendue de l'énoncé, comme dans cette phrase de Rousseau, traduite contextuellement par Cranston:

« Ils payent *des troupes* et restent chez eux » (Rousseau 1964 : 428)

« They pay *mercenaries* and stay at home » (Cranston 1968: 140)

Les sens pertinents (points en milieu des cercles ci-dessous) de chaque mot, sont traversés par la ligne du sens comme suit :

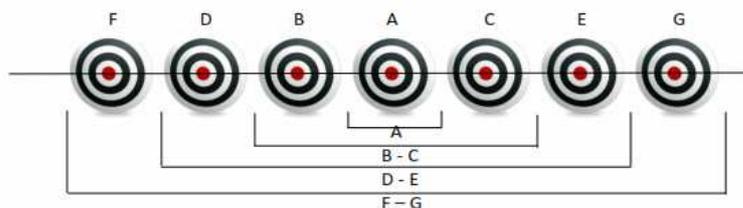


Schéma 1 : La chaîne parlée et la justesse du sens des signifiants

Ainsi, plus le mot B, qui correspond à *mercenaries*, est-il pris dans un contexte plus large, c'est-à-dire en tenant compte de son rôle de maillon dans la chaîne des mots de la phrase, plus son sens se précise et se conforme avec ce contexte. Il convient donc de prendre en considération la largeur des éléments retenus en vue de déterminer un sens qui concerne aussi bien le mot que la phrase, ce sens qui s'intègre dans le fil conducteur ; ce fil qui traverse toutes les unités lexicales et sémantiques du texte.

La phrase conçue de cette manière, la traduction « mot à mot » serait celle qui se limite, de façon superficielle, aux signifiés ; des signifiés qui s'avèrent déconnectés par manque de pénétration jusqu'à ce noyau qui seul a un lien sémantique avec les autres mots de l'énoncé. Le sens du mot B sera d'autant plus précis et plus juste dans le contexte donné, qu'on aura élargi l'unité sémantique au-delà de B jusqu'au niveau D-E, ensuite aux niveaux F-G et au-delà, comme on le verra.

Dire, comme l'affirme Voltaire, que la lettre tue, c'est dire que le mot B aurait été traduit sans profondeur (pertinence) ni largeur (contexte) de considération. L'une des strates de sens (*band, theatrical company, herd, etc.*) aurait été prise au hasard, et l'ensemble du contexte n'aurait point été consultés dans le processus de traduction de « troupes », pris de façon isolée. Voyons, par ailleurs, ce que la traduction hors contexte donne dans cet exemple tiré du travail d'un étudiant :

1.a. *De nombreuses* connaissances scientifiques contextualisées *ont été* générées *notamment*, 16 fiches techniques et plusieurs inventions agro-techniques [...]. (Munufie 2011: 21)

1.b. *More* contextualised scientific knowledge *were* generated *including*, 16 technical data sheets and several agro-technical inventions [...]. (*ibid.*: 50)

Cet exemple concret illustre comment le génie de la langue française accepte « connaissances » au pluriel, alors que l'anglais le refuse, quoique le mot à mot amène l'étudiant à employer « were » malgré le singulier « knowledge » ; et ce, pour avoir commencé la phrase par « More » au lieu de « Much ». Le mot « including » en anglais n'a pas le rôle de mise en exergue que joue le mot « notamment ».

En effet, entre langues qui se ressemblent du point de vue lexical, la « tentation de littéralisme » (Lederer 1981 : 21) chez le faiseur de traduction est trop forte. « La sagesse populaire a forgé le terme 'faux amis' pour décrire les cas les plus grossiers de fidélité au mot, ceux où, consciemment ou non, cette fidélité est poussée si loin que l'on utilise dans l'autre langue la forme la plus semblable du terme initial, quel que soit le véritable sens du mot ou de la phrase » (*ibid.* p. 343). Que ce soit du mot pour mot pur et simple ou des faux amis, ce niveau de traduction, pour Voltaire « tue » le texte, et pour d'autres, « tue » l'auteur lui-même ainsi traduit, comme l'imaginait William Cowper à propos de la traduction d'Homère : « instead of translating, we murder him »⁴, autrement dit, en massacrant le texte on n'épargne pas l'auteur.

Enfin, une bonne traduction prolonge la vie du texte source de deux manières : par sa bonne qualité même et par l'acte de régénération ou de reproduction dans une autre langue, alors qu'une mauvaise traduction, faite mot à mot, tue les deux pour des raisons contraires – la mauvaise qualité et le massacre – ce qui est encore pire que d'« énerver » simplement le sens.

⁴ Traduction : « Au lieu de traduire, nous l'assassinons ». Ce jugement radical de Cowper (dans *Letters*) nous viens d'Aldridge (1961) qui l'a retrouvé dans A. F. Tytler, *Essay on the Principle of Translation*. On voit le lien si étroit avec l'idée de Voltaire qui se limite au massacre tu texte.

3. La littéralité « énerve » le sens

3.1. Énerver : acceptions lexicographiques et littéraires

« Malheur aux faiseurs de traduction littérale, qui en traduisant chaque parole énerve le sens ! ». L'imprécation de Voltaire ne tombe pas seulement sur les faiseurs des pires traductions qui tuent le sens. Elle va plus loin et touchent ceux qui « énerve » le sens. Certains lecteurs d'aujourd'hui comprendront mal ce terme qui, plutôt courant au XVIII^e siècle, mérite d'ores et déjà des éclaircissements. À l'âge des Lumières, et même bien avant et après (jusqu'à environ 1897), le terme n'avait rien à voir avec le sens moderne d' « Agacer, exciter en provoquant une nervosité. [Voir] Crisper, impatienter » (Robert 1978 : 641). Sans entrer dans tous les détails de l'étymologie du mot, il suffit de préciser que le sens considéré comme vieux ou littéraire est celui voulu par Voltaire et retenu ici, à savoir « Priver de nerfs, de toute énergie. [Voir] Affaiblir, amollir » (*ibid.*). Les exemples ne manquent pas pour illustrer cette acception au XVIII^e siècle.

Voltaire, par exemple, accuse « l'illustre M. Addison » d'une complaisance qui a énervé sa pièce *Caton d'Utique*. Il estime que « Le sage Addison eut la molle complaisance de plier la sévérité de son caractère aux mœurs de son temps, et gâté un chef-d'œuvre pour avoir voulu plaire » (*LP* 123). Curieusement, Rousseau, à son tour, accuse Voltaire du même délit pour lequel celui-ci blâmait Addison :

Dites-nous, célèbre Arouët, combien vous avez sacrifié de beautés mâles et fortes à notre fausse délicatesse, et combien l'esprit de la galanterie si fertile en petites choses vous en a coûté de grandes [sic] (Rousseau 1964 : 21).

L'accusation, cependant, ne concerne pas la traduction, mais plutôt l'expression. Néanmoins, si Voltaire, à propos d'Addison, s'intéressait à, ou même s'inquiétait de ce qui énerve le verbe, au sens large du terme, Rousseau, lui, se préoccupait de ce qui énerve l'homme, toujours au sens classique: d'abord, le luxe ; car

Tandis que les commodités de la vie se multiplient, que les arts se perfectionnent et que le luxe s'étend ; le vrai courage s'énerve, les vertus militaires s'évanouissent (*ibid.* : 22).

C'est ensuite, comme aujourd'hui, les « métiers tranquilles et sédentaires qui, en affaissant et corrompant le corps, énervent sitôt la vigueur de l'âme » (*ibid.* : 23)

Enfin, on a gardé ce même entendement du mot jusqu'à la fin du XIXe siècle comme chez Paul Valéry pour qui un dictateur est celui qui aurait « chassé les hommes indignes ou incapables » (Valéry, 1945 :73) et « avec eux, les lois ou les coutumes qui [...] énervent les ressorts de l'État » (*ibid.*). Énerver, qui se calque sur « essouffler » ou « édenter », c'est en définitif affaiblir, amollir ou priver d'énergie, de vigueur, de force ou de sublimité. Le principe d'énergie dans un texte est reconnu également par Berman, qui, sur le rapport entre *translation* en anglais et « traduction » en français, fait remarquer qu'

alors que la *translation* met l'accent sur le mouvement de transfert ou de transport, la traduction, elle, souligne plutôt l'énergie qui préside à ce transport, justement parce qu'elle renvoie à *ductio* et *ducere* » (Nouss 1998 : 2)

L'énergie implicite à la traduction est donc présente (texte énergique), ou absente (texte énervé) à différents degrés et contribue à la qualité du texte-cible. Le terme « énervé », en traduction, ne s'applique donc pas à une traduction infidèle ou erronée qui va jusqu'à tuer le sens, mais plutôt à une traduction médiocre et passable, qui surtout ne reflète pas intégralement tous les éléments linguistiques et métalinguistiques du texte de départ.

3.2. Application à la traduction

La médiocrité éventuelle d'une traduction est donc parfois généralisée par des sceptiques pour couvrir toute traduction. C'est ainsi qu'Aldridge nous rappelle, en citant plusieurs auteurs, comment on répétait souvent en Angleterre, au XVIIIe siècle, que « les meilleurs traductions » ressemblent à l'envers d'une tapisserie qui ne nous montre qu'une ébauche du dessin mais dissimule toute la beauté de la réalisation (Aldridge, 1961: 2). Autrement dit, il compare le texte original aux couleurs d'une tapisserie ou d'un tissu, qui sont vives du

bon côté et plutôt ternes à l'envers. Cette conception générale de la traduction semble être celle d'un pessimiste en la matière ; car on sait qu'il existe un débat persistant sur la question de savoir s'il faut rester absolument fidèle au texte ou même relever ses faiblesses afin de rendre la traduction meilleure, plus communicative, plus éloquente et donc plus énergique que l'original, comme nous le verrons.

En attendant, reprenons notre illustration graphique précédente, en la modifiant quelque peu pour démontrer comment la diction joue sur la force ou la faiblesse d'un énoncé. Le schéma et les phrases ci-dessous présentent un paradigme D (D1, D2) qui réunit un « ensemble des termes qui peuvent figurer en un point de la chaîne parlée », et qui se trouvent sur l' « axe de substitution » (Robert 1978 : 1353) :

« Ils *nomment* des Députés et restent chez eux » (Rousseau 1964 : 428)

They *nominate* (D1) Deputies and stay at home (traduction littérale probable)

« They *pay* (D2) Deputies and stay at home » (Cranston 1968: 140)

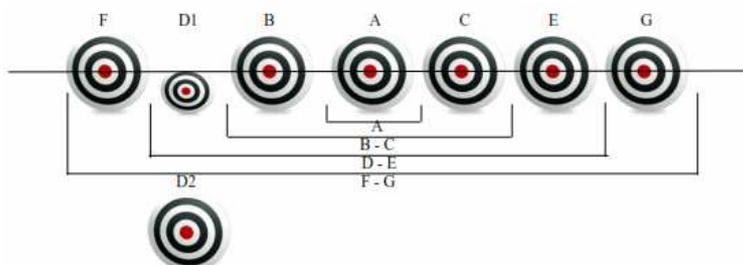


Schéma 2 : La chaîne parlée, le syntagme et la diction

La chaîne parlée, qui va du mot F au mot G, représente un énoncé qui comporte le syntagme D. Or, on voit, dans la traduction probable ci-dessus, l'utilisation d'un mot faible, D1 (*nominate*) ; ce qui positionne le fil du sens de manière tangentielle par rapport au sens qui convient le plus à la « chaîne parlée ». Ce positionnement, dû au choix d'un mot faible, énerve le sens de l'énoncé. Alors que les mots justes dans un discours ont la même importance (comme dans le schéma 1), le

signifiant passable (voir D1 du schéma 2) dans l'énoncé, énerve le sens et affaiblit le style.

En effet, la capacité d'un mot d'être employé dans différents contextes lui impose un sens dynamique ; car le sens actuel/contextuel de la plus petite unité sémantique est mobile entre le sens usuel ou superficiel et le sens pertinent ou profond, ce dernier étant le seul utile, celui qui est intégré, pour ainsi dire, dans un contexte donné. Quant au style dit « énervé » par une traduction insuffisante, il s'avère le même auquel Geofroy Tory, cité par Javier Suso López, avait donné une physionomie en le décrivant comme un « stille trop mesgre & sans grace aucune »⁵ [sic] par rapport au style du texte original. Le traducteur est donc appelé à être hautement conscient à la fois de la justesse du sens et du style afin de créer un texte-cible nourri de tous les éléments linguistiques pertinents et doté de la même énergie que le texte de départ, seule condition qui lui permet de répondre à ce dernier, en termes de communication du message.

Ainsi, une traduction médiocre fait abstraction de l'énergie que comporte le texte source et, par conséquent, se trouve énervée ; alors qu'une bonne traduction s'en fait l'écho, s'en alimente, en s'attachant au principe vivant de l'original : la force de communication, cet esprit qui vivifie.

4. L'esprit vivifie

« Malheur aux faiseurs de traductions littérales, [...] C'est bien là qu'on peut dire que la lettre tue et que l'esprit vivifie ». Cette déclaration de Voltaire nous rappelle un élément du *credo* de la foi catholique : « *Spiritus [...] dominum et vivificantem*⁶ ». En dehors de toute croyance, on sait que c'est l'esprit qui anime la vie et qui

⁵ Tory, G. (1529). *Sommaire de Chroniques*. Paris : G. Tory. Cité dans López, J. S. « La conception de la traduction en France au XVIe Siècle » <http://www.ugr.es/~jsuso/publications/TradXVI.pdf>, téléchargé le 20 Juin 2013

⁶ Le Saint-Esprit, dans la chrétienté, est conçu comme "the Lord, the giver of life." http://www.vatican.va/holy_father/john_paul_ii/encyclicals/documents/hf_jp-ii_enc_18051986_dominum-et-vivificantem_en.html, Téléchargé le 25 Juin 2013.

constitue le signe même de vie chez l'homme. Or, de même que l'esprit de l'homme, celui du texte, bien rendu, permet de maîtriser le sens, de vivifier la restitution, de lui donner vie. Soit Voltaire ne disait donc rien de nouveau, soit il s'inspirait de la mystique religieuse. Quoiqu'il en soit, le même principe s'applique dans un cas comme dans l'autre où l'existence d'un « esprit » s'affirme par opposition au corps physique et au texte matériel constitué par la chaîne de signifiants.

En traduction, surtout, l'esprit du texte est ce qui permet aussi bien au texte source qu'au texte-cible d'être compris au-delà du *verbe*, au sens large du terme, c'est-à-dire les mots. L'esprit est donc ce qui s'avère transcendantal, dépasse *le dit* littéral pour incorporer « le vouloir dire » (Seleskovitch, 1976, Lederer 1981) non-littéral ainsi que ce qu'on peut désigner comme la sensibilité voulue de l'auteur ou de l'orateur. Voltaire estime qu'il a souvent réussi ses traductions poétiques, en particulier, grâce à la traduction libre, méthode de traduction qu'il s'est appropriée, et qui lui est devenue habituelle, de sorte qu'il se félicite de « traduire avec [sa] liberté ordinaire » (LP 143). Voltaire a-t-il réussi avec cette méthode à capter l'esprit du texte, à vivifier ainsi sa traduction du poème de Pope, en dépassant le « mot pour mot » (*ibid.*) qu'il condamne avec véhémence, et en exprimant le vouloir dire et la sensibilité voulue par le poète ?

Comparons l'original de Pope, édité par Dobrée (1963 : 89), avec la version traduite de Voltaire, en juxtaposant les deux :

- (1) Umbriel, a dusky, melancholy sprite,
 - (2) As ever sullied the fair face of light
 - (3) Down to the central earth, his proper scene,
 - (4) Repair'd to search the gloomy Cave of Spleen.
 - (5) Swift on his sooty pinions flits the gnome,
 - (6) And in a vapour reach'd the dismal dome. (Pope, Canto IV)
- (a) Umbriel à l'instant, vieux Gnome rechigné,

- (b) Va, d'une aile pesante et d'un air renfrogné,
- (c) Chercher, en murmurant, la caverne profonde
- (d) Oû, loin des doux rayons que répand l'œil du monde,
- (e) La déesse aux vapeurs a choisi son séjour. (Voltaire, *LP* 143-144)

En effet, le caractère de la poésie, essentiellement marqué par la prosodie et la rime, impose davantage la nécessité de capter l'esprit du poème, plutôt que de traduire les mots, afin de le rendre vivant et véritablement poétique. Pour reprendre les termes de Voltaire, « c'est bien là qu'on peut dire que la lettre tue et que l'esprit vivifie » (*LP*, 122). A chacun de voir dans quelle mesure Voltaire pratique la traduction libre avec sa « liberté ordinaire », surtout par rapport ce poème de Pope. Le principe est clair et logique : « se détacher » (Lederer 1981 : 339) des mots afin d'attacher au texte d'arrivée un caractère naturel, signe d'excellence. Ce détachement est une « violence » (*ibid*) que le traducteur se fait nécessairement « pour que puisse s'exprimer naturellement ce que l'auteur exprimait lui aussi naturellement » (*ibid*). Aussi Voltaire a-t-il reformulé en cinq lignes (a-e) coulées en un seul temps, les six lignes de l'original (1-6), qui coulent en deux temps (1-4, 5-6).

Cependant, dans les deux textes, les grands axes du message à communiquer sont également présents, à savoir : (i) la disposition d'Umbriel, (ii) son mouvement vers (iii) les lieux qui correspondent à cette disposition. Le message ainsi retenu dans le texte cible, Voltaire a tenté d'y insuffler également l'esprit du texte source, grâce à la rime et surtout à ce souffle unique qui accompagne cette nouvelle expression dans une autre langue. « C'est bien là » (*LP*, 122) que la traduction devient création ; car, au lieu du mot à mot, Voltaire a su pétrir le texte source, et couler le même matériau dans un autre moule, qui est à la fois la forme que prend sa traduction et la langue qu'il utilise.

Néanmoins, d'aucuns auraient une interprétation différente de cette traduction, et trouveraient que Voltaire est de ces mauvais traducteurs qui défigurent, voire tuent le sens ou le texte. C'est ainsi que :

Tytler citait en exemple la traduction de Shakespeare faite par Voltaire, merveilleusement transformée et misérablement défigurée. Selon Tytler, Voltaire n'avait pas réussi à présenter Shakespeare avec justesse en raison de 'the original difference of his genius and that of Shakespeare, increased by the opposition of the national character of the French and English'⁷» (Aldridge 1961: 756)

On constate alors que vivifier un texte cible par l'esprit du texte source n'est jamais chose facile, même si, comme l'affirme Voltaire, l'auteur, en l'occurrence Pope, est traduisible. C'est par là qu'il existe un lien organique entre les textes sources et cibles, les premiers, traduisibles ou intraduisibles, et les seconds, condamnés au risque de les tuer, les énerver ou, au contraire, destinés à profiter de l'opportunité de les vivifier. C'est le lieu d'évoquer justement la difficulté à traduire un texte dense, plein d'allusions et « qui a plus de pensées que de mots » (*LP*, 142), comme dans le poème de Swift, *Hudibras*, précise Voltaire, contrairement aux textes ordinaires qui ont naturellement plus de mots que de pensées. Si, par modestie, Voltaire qualifie sa prestation de « faible traduction » (*LP* 144) de Pope, il a néanmoins visé l'objectif suprême auquel il croit, et qui est censé guider toute traduction : l'esprit qui vivifie. L'esprit vivifie, en effet, non seulement grâce à l'expression du vouloir dire mais aussi à la juste restitution de la sensibilité voulue par l'auteur du texte source.

C'est ainsi que Cranston, au nom du contexte, de l'esprit du texte et du vouloir dire de Rousseau, traduit justement « troupes » par *mercenaries* et « nomment » par *pay*, au lieu de *nominate* ou *appoint*, ci-dessous ; car, il est évidemment question d'argent, de paiement et de vente dans le texte original :

Faut-il marcher au combat ? ils payent des troupes et restent chez eux ; faut-il aller au conseil ? ils nomment des députés et restent chez eux. A force de paresse et d'argent ils ont enfin des soldats pour asservir la patrie et des représentants pour la vendre (Rousseau 1964 : 428-429)

Are troops needed to march to war ? They pay mercenaries and stay at home. Is it time to go to an assembly? They pay deputies and stay at home. Thanks to

⁷ Traduction : « Voltaire n'avait pas réussi à présenter Shakespeare avec justesse en raison de » la différence primitive entre son génie et celui de Shakespeare, exacerbée par l'opposition entre le caractère national des Français et des Anglais.

laziness and money, they end up with soldiers to enslave the country and deputies to sell it (Cranston 1968 : 140)

L'esprit s'oppose donc à la lettre et comporte une véritable créativité. Aussi Taylor-Bouladon reprend-elle l'exemple d'une bonne traduction, proposée par Seleskovitch, pour illustrer le fait que ce que l'interprète dit (ou le traducteur écrit) se réduit à une formulation différente par rapport à ce que dit l'orateur. Elles nous rappellent la nécessité pour le médiateur linguistique d'utiliser ses propres mots pour reproduire le sens véhiculé par les mots prononcés par ce médiateur : « As Danica Seleskovitch (1968) points out, 'To be or not to be: that is the question' is best translated as 'Être ou ne pas être: TOUT EST LÀ' » [sic.] (Taylor-Bouladon 2007 : 59). Combien de faiseurs de traduction n'auraient pas écrit autre chose: « c'est là la question », etc. Le mot « tout », évidemment, a un certain poids sémantique, porteur de l'esprit de l'énoncé qui manque absolument dans la traduction mot à mot, peu élégant.

Ensuite, l'esprit vivifie, c'est-à-dire rend vivant, grâce à l'énergie, à la vigueur, à la force que dégage le texte cible ; car la vie du texte source se prolonge dans la création du même message dans le texte cible. Enfin, l'esprit du texte source se reconnaît surtout dans le caractère naturel du texte cible. D'ailleurs, la traduction de l'esprit du texte, mis en exergue par Voltaire, fait ressortir le génie de l'auteur. Voltaire, en traducteur, affirme : « Mon unique but, dans cette lettre, est de faire connaître le génie des poètes anglais, et je vais continuer sur ce ton » (*LP* 137). Il y va aussi du « génie de la langue » (Gipper, 2013, Siouffi, 2010, Fumaroli, 1992), étudié depuis le moyen âge ; car le traducteur, loin d'étouffer ce génie, est appelé à trouver « les formules les mieux adaptées par leur conformité au génie de la langue à restituer clairement les idées d'un texte » (Lederer 1981 : 342).

Une excellente traduction s'approprie donc l'esprit du texte source, et le communique au lecteur qui y trouve et l'esprit de la langue et le génie du peuple; alors qu'une mauvaise traduction n'en fait rien.

5. Conclusion

Voltaire et la traduction : tuer, énerver ou vivifier le sens du mot, de la phrase et du texte, est un sujet qui concerne à la fois tout texte source et texte cible; car ce dernier est un prolongement ou un dédoublement du premier et le sort des deux textes se trouve entremêlé. Le jugement qui frappe une traduction ne peut que rebondir sur l'original dont le caractère même peut porter une part de la responsabilité pour la mort, la faiblesse ou la vie de l'un et de l'autre.

Enfin, on a constaté, à travers cette étude, que le jugement de valeur qualitatif ordinaire à l'égard d'une traduction, à savoir une traduction mauvaise, médiocre ou bonne, trouve chez Voltaire d'autres qualificatifs plus forts et plus éloquents. Pour Voltaire, une traduction qui s'avère mauvaise est surtout celle qui se fait mot à mot et qui tue ou massacre aussi bien l'original que la traduction, car le premier est étouffé dans son existence et la deuxième, mort-née, est sans avenir. Par ailleurs, une traduction médiocre s'élève au-dessus du mot à mot mais, faute d'énergie ou de cette force qui vient de l'enchaînement naturel et conséquent des unités sémantiques, elle s'affaiblit, s'affaïsse et se dit énermée. Quant à la bonne traduction, non seulement elle est alimentée par toutes les sources et formes d'énergies propres au génie du traducteur, de la langue cible et du peuple qui la parle, mais aussi elle respire et vit grâce à l'esprit issu de cette même énergie du texte.

On retrouve donc chez Voltaire la théorie du sens mais aussi la méthode de traduction libre qu'il pratiquait comme un idéal qui ne veut point compromettre l'esprit du texte-source et la vivacité du texte-cible. Ce qui est valable pour la traduction, l'est aussi pour l'interprétation qui n'est, après tout, qu'une traduction orale qui fera éventuellement l'objet d'une recherche semblable, surtout dans le sens de la philosophie et de l'herméneutique déjà entamée par Alexis Nouss.

Bibliographie

- Aldridge, A. O., 1961, Le problème de la traduction au XVIIIe siècle et aujourd'hui, in *Revue belge de philologie de d'histoire*. Tome 39 fasc. 3, 1962. Langues et littératures modernes – Moderne taal en letterkunde. Pp. 747 – 758.

www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rbph_0035-0818_1961_num_39_3_2374, téléchargé le 26 mars 2013.

- Cranston, M., 1968, *Jean-Jacques Rousseau, The Social Contract*, London, Penguin Group.
- Dobrée B., 1963, *Alexander Pope's Collected Poems*, London, Dent.
- Fumaroli, M., 1992, « Le génie de la langue », dans Pierre Nora (éd.), *Les lieux de mémoire*, vol. 3, Paris, Gallimard, p. 921-976.
- Gipper A., 2013, « L'ordre naturel, la traduction et la découverte du génie de la langue », dans Tran-Gervat Y. (éd.), *Traduire en français à l'âge classique. Génie national et génie des langues*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, p. 15-27.
- Grossman, E., 2010, *Why translation matters*, New Haven, Yale University Press.
- Horguelin P. A., 1996, *Traducteurs français des XVIe et XVIIe siècles*, Montreal, Linguattech éditeur inc.
- Lederer, M., 1981, *La traduction simultanée*, Paris, Lettres Modernes, Minard.
- Lederer, M., 2006, *La traduction aujourd'hui*, Caen, Lettres Modernes Minard, Collection Cahiers Champollion.
- Lopez, J. S., La conception de la traduction en France au XVIIe siècle, www.ugr.es/~jsuso/publications/TradXVI.pdf, téléchargé le 26 mars 2013.
- Munufie, T. Y., 2011, Translation into English of « Partenariat inclusif et équilibré pour l'innovation agricole : le cas du projet « REPARAC au Grand Sud Caméroun ». Projet (non-publié) en traduction pour l'obtention du diplôme de Maîtrise en Traduction, Université du Ghana.
- Nies, F., 2013, L'afflux de richesses exogènes par la traduction au XVIIIe siècle, in *Revue d'Histoire littéraire de la France*, Vol. 113, Paris, PUF.
- Nouss, A., 1998, Théorie de la traduction : de la linguistique à l'herméneutique. Conférence du 24 février 1998.
www.recherche.univ-lyon2.fr/crtt/IMG/pdf/Nouss.pdf téléchargé le 26 mars 2013.
- Robert, P., 1978, *Dictionnaire alphabétiques & analogique de la langue française*, Paris, Société du Nouveau Littré.
- Rousseau, J.-J., 1964, *Œuvres Complètes*, Paris, Edition Gallimard, Bibliothèque de la Pleiade.
- Seleskovitch, D., 1976, « Traduire, de l'expérience au concept », dans *Études de linguistique appliquée*, Paris, Didier, N° 24, 64-91.
- Siouffi, G., 2010, *Le Génie de la langue française. Étude sur les structures imaginaires de la description linguistique à l'âge classique*, Paris, Honoré Champion éditeur.
- Taylor-Bouladon, V., 2007, *Conference Interpreting: Principles and Practice*, Charleston, S. C., Booksurge Publishing.
- Valéry, P., 1945, *Regards sur le monde actuel et autres essais*, Paris, Gallimard.

Voltaire, M-A., 1964, *Lettres philosophiques*, Paris, Garnier-Flammarion.